

Jean de Mandeville, *Le Livre des merveilles du monde*, édition critique par Christiane Deluz¹

Nathalie Bouloux²

On attendait depuis longtemps une édition de Jean de Mandeville, permettant un accès aisé à un texte dont la tradition manuscrite (250 manuscrits) est à l'égal de son succès : complexe. Jean de Mandeville lui-même échappe aux historiens : plusieurs identités ont été proposées depuis le XIX^e siècle sans que rien de décisif ne puisse aujourd'hui clore cette question, au reste de peu d'intérêt : l'éditrice fait avec raison confiance aux dires même de l'auteur qui se présente dans le prologue comme un chevalier anglais, parti de Saint-Alban pour faire un pèlerinage en Terre sainte, venu finir ses jours à Liège. Comme le fait remarquer Christiane Deluz, il faut plutôt « se tourner vers le livre ». Le bibliographe se heurte alors à une longue tradition de dénigrement de l'œuvre, fondée sur un contresens portant sur son genre. Le livre fut longtemps considéré comme un récit de voyage, fatalement mensonger puisque l'auteur décrit des terres qu'il n'a pas vues et se livre au crime habituel des géographes du Moyen Âge, la compilation – crime d'autant plus grave que Mandeville a pillé des voyageurs « sérieux »,

Guillaume de Boldensele et Odoric de Pordenone. Le Livre des merveilles du monde est en fait une description du monde connu au xiv^e siècle, qui renouvelle par la forme choisie, entre récit de voyage et traité savant, le genre des Images du monde. Le monde décrit par Mandeville est un espace ouvert, intégrant l'Asie extrême-orientale, discutant les possibilités toutes théoriques de circumnavigation du monde, s'attardant à décrire précisément des itinéraires, insérant histoires, légendes et mentions fabuleuses dans un récit entrelacé de références bibliques et de considérations religieuses.

Le texte est une gageure pour l'éditeur. Il rend compte de la diversité des usages des langues vernaculaires au XIV^e siècle. Longtemps, on l'a cru écrit en latin puis traduit en langues française et anglaise, avant d'être traduit dans presque toutes les langues de l'Occident. Les études érudites ont montré que l'écriture et la transmission du texte sont plus complexes. Elles sont résumées par l'éditrice avec une clarté remarquable. Trois versions sont reconnues (la version insulaire, en parlé

¹Le Livre de Jehan de Mandeville, une géographie au XIV^e siècle, Louvain-la-Neuve, 1988 ; Jean de Mandeville, Voyage autour de la Terre, trad. C. Deluz, Paris, 1993.

²Nathalie Bouloux, «Jean de Mandeville, *Le Livre des merveilles du monde*, édition critique par Christiane Deluz», *Médiévales*, 45 (2003), <http://medievales.revues.org/document956.html>.

anglo-normand ou en parler continental; la version continentale, en parler continental; la version Ogier, avec interpolations de textes mettant en scène Ogier le Danois), toutes trois donnant lieu à diverses traductions. L'éditrice a choisi d'éditer la version insulaire, dont certains indices laissent penser qu'elle est aussi la plus ancienne – mais elle reconnaît que l'affaire ne saurait être classée sans l'édition critique de la version continentale. Les 25 manuscrits de la version insulaire, distribués en trois groupes d'après le classement réalisé par M. C. Seymour en 1964, sont décrits avec précision. On regrettera cependant que la mise en page ne permette pas une lecture facile, ni un repérage pratique des manuscrits. L'éditrice a retenu trente variantes significatives qui lui permettent d'isoler les deux meilleurs manuscrits. Le choix porte ensuite, non sur le plus ancien, mais sur celui qui comporte les marginalia de John Dee. Pour chaque groupe de manus-

crits est donné un stemma qui rend compte de la complexité de la transmission des textes. Christiane Deluz peut alors émettre une hypothèse relative à l'histoire du texte : écrit en 1356 à Liège, le texte serait passé en Angleterre aux environs de 1375. Sur le continent, il a été traduit rapidement en parler anglo-normand d'où serait née la version continentale. En Angleterre apparaît aussi une autre rédaction de la version insulaire en parler continental.

Au total, l'édition de la version insulaire en langue anglo-normande met à disposition une œuvre riche. Elle est le résultat d'un travail opiniâtre sur un texte difficile. On apprécie particulièrement l'édition des annotations de John Dee, l'apparat critique et le lexique qui évite, à celui qui ignore les subtilités de l'anglo-normand, bien des contresens. En tout cas, un travail qui conclut heureusement les études consacrées par Christiane Deluz à Jean de Mandeville.